

Entretien du vendredi 3 juillet 2009

Michèle Riot-Sarcey vous êtes professeur à Paris-8, spécialiste de l'Histoire intellectuelle du politique, du genre, des utopies et des pouvoirs au 19^{ème} siècle. Dans un récent article à propos de la crise actuelle, vous affirmez : « les certitudes téléologiques n'ont cessé de s'effondrer ». En d'autres termes, on peut dire de façon peut-être plus imagée que « le futur n'a plus d'avenir »... Est-ce que cet effondrement constitue, selon vous, cet événement qu'on appelle « crise » aujourd'hui ?

Sans doute, le futur n'a plus d'avenir mais je crois qu'il est extrêmement important de souligner cet échec patent... Vous venez vous-même (dans le journal) d'expliquer qu'on est en train à l'heure actuelle de baisser les salaires un peu partout ce qui montre qu'alors qu'on croyait à un avenir meilleur, aujourd'hui c'est un avenir pire qui nous attend. Donc, quelle est l'origine de cette catastrophe, qui est aujourd'hui masquée par le terme de « crise »... Il y a une question de vocabulaire qui me semble extrêmement importante...

Expliquez-nous pourquoi ?

Les mots n'ont plus le même sens qu'auparavant... La crise signifiait, me semble-t-il, même en 29, une véritable catastrophe... et si nous étions suffisamment conscients, je dis un « nous » collectif, il serait nécessaire que les autorités s'intéressent à cette crise et mettent sur la place publique l'étendue de la catastrophe de façon à ce que chacun contribue à élaborer tout simplement des solutions... Or, ça n'est plus possible...

Ce mot « crise », selon vous, masque quel genre de catastrophe...

Il masque tout simplement un déni de réalité... A l'heure actuelle, la crise financière masque quelque chose qui est bien antérieure... La situation des salariés, la séparation entre les classes, en dépit de ce que peuvent dire nos gouvernants, l'accélération de la misère humaine... je viens de constater par exemple qu'en Afrique, les paysans africains ne sont même pas conviés à débattre de la restitution des terres arables à toutes sortes d'individus qui ne les concernent pas... Donc, cette crise-là, elle est bien antérieure à ce que révèle la crise financière...

Vous citez Walter Benjamin : « Que les choses continuent comme avant : voilà la catastrophe »... Là encore, c'est une perception qui pourrait bien traduire ce qui se passe aujourd'hui...

Walter Benjamin, dans les années 30, a imaginé la nécessité de revenir sur le passé pour essayer de comprendre où était l'origine de cette catastrophe qui devait aboutir à la Deuxième Guerre mondiale. Pour lui, la philosophie du progrès était précisément le cœur même de ce nœud catastrophique... Et Walter Benjamin, dans ses ouvrages multiples, et notamment dans le « Paris, capitale du 19^{ème} siècle », a essayé de rechercher comment on avait pu s'illusionner vers cette philosophie de type téléologique. Que ce soit du côté du libéralisme ou du côté du communisme -au sens mauvais du terme- on a voulu faire croire qu'il y avait un mieux de toute façon devant nous... Or, le libéralisme montre la catastrophe actuelle. Quant au communisme, il s'est transformé non pas en espoir, mais en arbitraire autoritaire...

Cela veut-il dire que le fait de penser qu'il y a un mieux, est constitutif du problème ?

Non, ce n'est pas cela qui constitue le problème. Le problème est qu'on a masqué une réalité fondamentale en faisant croire à l'illusion d'un progrès de manière extrêmement concrète au 19^{ème} siècle...

Parce qu'il peut y avoir un vrai progrès selon vous ?

Bien sûr... Au 19^{ème} siècle, on a connu ceux qui se battaient pour obtenir tout simplement une transformation des réalités... N'oubliez pas qu'au 19^{ème} siècle, les réformateurs, que ce soit Saint-Simon ou Fourier s'appelaient « réformateurs » car ils voulaient des réformes... Qu'est-ce que ça voulait dire « réforme » ? Ça voulait dire une transformation réelle des rapports sociaux... C'était tellement peu crédible aux yeux des autorités qu'on les a nommés « les utopistes »... C'est dire le masque du langage qui aujourd'hui triomphe... Rendez-vous compte que dans les universités, on ne parle plus d'examens. Les fragments d'examens qui aboutissent à la licence, on les appelle des « unités de valeur », maintenant ce sont des « crédits »... Le savoir est devenu une véritable marchandise... Les mots n'ont plus le sens donné aux idées et c'est cela qui me semble être la véritable catastrophe qui rendent les individus impuissants face à la réalité de la crise qui est comme transformée par des mots tellement complexes, tellement techniques, qu'on recourt au langage anglo-américain pour signifier quelque chose d'extrêmement présent et d'extrêmement concret pour les individus à qui l'on diminue par exemple les salaires...

Échec de la civilisation du progrès, de la pensée critique, absence d'alternative, vide utopique sur fond duquel chacun s'agite et qui facilite la course effrénée à l'immédiateté... Comment cela se traduit-il dans la vie de tous les jours pour les personnes dans leur subjectivité ?

Il n'y a plus d'alternative collective crédible, si bien que les individus sont enfermés dans leur petite sphère privée et sont totalement impuissants... En utilisant des mots techniques, on leur a dénié la capacité de penser tout seul. On a tenté de faire croire que, eux-mêmes ne pouvaient pas participer à leur propre émancipation. Cette impuissance individuelle, à quoi aboutit-elle maintenant ? Au retour du religieux, à des tentatives pour essayer de sortir de cette réalité. Même l'Art à l'heure actuelle, est perverti par ce langage : on parle de performances... Alors que faire ? Les individus sont confrontés à cette question fondamentale : que faire ? Tout mouvement collectif est perçu comme semblable à une révolution. Or la révolution fait peur. Mais on peut imaginer que cette révolution puisse aboutir à quelque chose d'extrêmement précis : la construction d'une démocratie où chacun est en capacité d'être responsable et cesse de déléguer son pouvoir de responsabilité...

Vous dites : « Le regard de la mondialisation provoque le réveil des mémoires au détriment de l'Histoire... » Donc, il y a aussi une faillite de l'Histoire...

L'Histoire est très largement instrumentalisée... Je crois que nos gouvernants s'en préoccupent au premier chef. Qu'est-ce que ça signifie cette Histoire instrumentalisée ? Ca veut dire qu'on a en quelque sorte confisqué l'expérience du passé d'individus, de collectifs, et cette expérience est perdue... On fait, en général, confiance aux interprétations post-construites après coup, après l'évènement, pour essayer d'interpréter l'Histoire... Et maintenant, ça devient une caricature, chacun va récupérer, l'un Jaurès, l'autre tel ou tel, Jeanne d'Arc. Cette récupération masque une réalité historique, ce que j'appelle l'historicité, c'est-à-dire ce qui s'est passé réellement, le sens d'un engagement comme le combat de Jeanne d'Arc ? Quel était le sens du combat de Jaurès ? Et cette historicité est totalement défaite par une interprétation qui n'a plus aucun sens par rapport à l'Histoire du passé...

Un dernier mot pour expliquer une phrase que j'ai relevée dans un de vos articles : « N'est sujet que celui qui exprime le sens de ses actes »... C'est sans doute ce qui fait défaut donc aujourd'hui...

Tout au long de l'Histoire, et en particulier à partir de la Modernité, on a confondu « acteur » et « sujet »... L'acteur fait l'Histoire, seulement on a interprété ce qu'ont fait les acteurs. Or, est sujet de l'Histoire, celui qui est en capacité de dire ce qu'il fait... C'est extrêmement simple, on a parlé pour d'autres comme le dit Rancière, on a fait parler les prolétaires, meilleure façon de les faire taire...

